

L'humanisme dans les Cultures américaines

Xavier Maskin

Maison Russe d'Argentine
Buenos Aires, 4 novembre 1994

L'humanisme dans différentes Cultures

Annuaire 1994

Centre Mondial d'Études Humanistes

Je vous remercie tous de votre présence. Quand on m'a invité pour parler de l'humanisme dans les cultures américaines, j'ai accepté avec plaisir mais, en même temps, je me suis trouvé face à un problème. En effet, traduire des concepts, des analogies ou une image du monde d'une culture à l'autre est parfois risqué. Après tout, chacun regarde la réalité à partir de sa propre image du monde. Ainsi, il m'a semblé qu'il était plus approprié de nous introduire dans la pensée de nos cultures d'origine, non pas avec le désir de donner une opinion mais plutôt de comprendre et, à partir de cette compréhension, établir ce qui peut être considéré comme des points communs ou des points de rapprochement. Le problème, pour nous qui avons été éduqués dans la culture occidentale, est parfois de mesurer tout le monde à partir de la même unité qui, par hasard, se trouve être la nôtre. Nous avons donc tendance à juger, nous étudions pour juger, alors qu'il est beaucoup plus utile d'étudier pour comprendre et, lorsque nous nous comprenons, nous sommes beaucoup plus proches, au-delà de la vision qui consiste à considérer que la manière de voir les choses des uns n'est pas nécessairement la même que celle des autres.

Puisque nous allons aborder nos cultures d'origine, je désirerais vous raconter une expérience qui est arrivée, il y a quelques années, à un homme politique bolivien. Cet homme était en campagne électorale et parcourait les communes de l'Altiplano avec son discours. Comme il devait passer par un village d'Indiens Aymara, il fit l'effort de traduire son discours dans leur langue. Les gens du village se réunirent, le politicien parla et termina en leur conseillant avec insistance de cesser de regarder derrière afin d'avancer vers le futur. Il termina son discours et continua son chemin. Les Indiens Aymara furent surpris, ne parvenant pas à comprendre ce que ce brave homme avait voulu dire. La nuit venue, les anciens se réunirent pour discuter et analyser ce que signifiait "Cesser de regarder derrière pour pouvoir avancer vers le futur", parce que d'après l'image du monde des Indiens Aymara, cette proposition était complètement ridicule. Un des anciens disait : "Est-ce que par hasard nous pouvons connaître le futur ? Non, nous ne pouvons pas le connaître. Et pourquoi ne pouvons-nous pas connaître le futur ? Parce que nous ne pouvons pas le voir. Et pourquoi ne pouvons-nous pas le voir ?

Parce que le futur est derrière nous. Par contre nous pouvons connaître le passé parce que nous l'avons ici, sous les yeux, ici il y a ce qui s'est passé hier, là-bas ce qui s'est passé avant-hier, plus loin ce qui s'est passé le mois dernier et l'année dernière (en montrant devant). Et là-bas ce qui se passera demain, le mois prochain, l'année prochaine (montrant derrière). Donc ceci revient à dire que cet homme nous demande de cesser de regarder derrière (le futur) pour pouvoir avancer vers le futur c'est-à-dire derrière. Non décidément, les hommes blancs ne comprendront jamais la réalité des choses". Si par exemple, je veux décrire comment est cette salle, je peux dire : il y a moi, ensuite il y a Roberto, ensuite la première rangée, puis la seconde, la troisième et enfin, il y a le piano et le mur du fond ; mais si un Aymara était assis ici, il dirait qu'en premier il y a le mur du fond, ensuite le piano, puis la première rangée (qui est pour nous la dernière) et ainsi de suite, puis Roberto et enfin moi. Cette manière différente de raconter montre une conception différente du temps et de l'espace. Ce qui est le plus éloigné dans l'espace, est ce qui est le plus éloigné dans le temps, je suis le temps présent, par conséquent je suis le dernier événement qui a eu lieu, donc je me compte en dernier... Le problème de ce politicien bolivien est qu'il croyait que deux langues sont deux formes différentes pour dire la même chose, et il croyait qu'il suffisait de traduire son discours en langue aymara pour être compris par les Aymaras. Comme il avait été éduqué dans l'idée qu'il existe une seule image qui reflète la réalité du monde et qu'il est donc évident de croire que le futur est devant et le passé derrière, jamais il n'aurait cru que quelqu'un d'autre puisse penser différemment. En général, dans nos écoles et universités, on ne nous enseigne pas que la réalité est un concept culturellement déterminé : ce qui est réel pour une image du monde, peut ne pas l'être pour une autre. Toute culture est basée sur un échafaudage mythique et religieux sur lequel se construisent sa personnalité, sa science, sa rationalité, son art, son caractère, et cet échafaudage est ce que nous appelons image du monde. Si ce politicien bolivien avait eu conscience de la situation, il se serait préoccupé de faire une traduction à l'image du monde des Aymaras et il ne leur aurait pas dit une chose qui apparaissait à leurs yeux comme une monstruosité. Il nous est difficile de reconnaître et d'accepter qu'il existe des réalités différentes, des façons différentes de voir les choses.

Voici une autre anecdote. Un jour, une visite guidée eut lieu dans un jardin botanique. Le groupe et son guide s'arrêtaient devant des plantes, jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent devant un "bois ivre" ; le guide expliqua : "Ceci est un arbre bombé qui s'utilise comme décoration et à des fins industrielles". Et les gens de dire : "Que cet homme est cultivé !". Mais un homme du groupe dit "Dans la forme de cet arbre il me semble voir une femme enceinte" et les gens ajoutèrent, satisfaits, "Cet homme est sensible, cet homme est un poète". Mais par hasard dans le groupe il y avait un Indien Toba qui dit : "Le poète a raison, l'arbre est une femme enceinte, c'est notre arbre sacré, il porte dans son ventre le fils de la terre et représente l'origine et la continuité de la vie". Alors, les gens prirent peur et dirent "Celui-ci est un sauvage, et un païen de surcroît."

De toute évidence les gens louent le poète parce qu'ils pensent que le poète ne croit pas en ce qu'il dit ; il s'agit de licences poétiques. Les licences poétiques sont très jolies, de plus elles sont l'exception qui confirme la règle, la règle du "comment on doit voir les choses" et, comme l'important est de confirmer la règle, les exceptions tombent très bien. Quoiqu'il en soit, les gens peuvent mettre en doute les bons poètes, parce qu'au fond nous avons tous l'impression, le pressentiment que chaque exception détruit la règle. Tant que le poète ne croit pas en ce qu'il dit, il n'y a pas de problème majeur. Mais que se passe-t-il si le poète croit en ce qu'il dit ? Dans ce cas, ce n'est déjà plus un poète, c'est un fou, il faut l'enfermer. Le problème avec l'Indien est plus difficile parce que non

seulement il croit ce qu'il dit, mais en plus il n'est pas fou, du coup voilà qu'il se transforme en un élément destructurant, il remet en question, à partir de sa propre existence, notre façon de voir le monde et notre conviction qu'il existe une seule façon de voir le monde. On peut dire que non seulement les critères de réalité se manifestent sous une forme culturellement déterminée, mais aussi que les critères de vérité se manifestent sous une forme culturellement déterminée. Ce qui était une vérité scientifique pour le guide, était une licence poétique pour le poète, et pour l'Indien une vérité mythique. C'étaient des critères de vérité.

Toute notre culture se fonde sur une logique binaire selon laquelle les choses sont ou vraies ou fausses, connue comme la logique du tiers exclu. Moi, personnellement, j'ai tendance à soupçonner, lorsque deux interprétations s'opposent de façon exclusive, qu'elles sont fausses toutes les deux, mais le fait est que notre culture est basée sur la logique du tiers exclu. La logique, si on veut l'appeler ainsi, des cultures originaires de notre continent, est une logique ternaire : c'est la logique du tiers inclus, la logique selon laquelle les choses peuvent être vraies, peuvent être fausses ou peuvent être incertaines. Et cet élément d'incertitude, non seulement est un critère de vérité, mais en plus est un critère de beauté. Celui qui a écouté de la musique indigène, par exemple, aura entendu ces sons comme indéfinis, qui ne sont ni un do, ni un ré ni un sol soutenu, qui évoluent en oscillant. Ce sont de beaux sons. Si je prends une règle et que je trace une droite, elle pourra être parfaite mais elle ne sera pas belle ; si je trace une droite à la main, elle ne sera pas parfaite, parce qu'elle sera le reflet de ma propre imperfection, mais elle pourra être belle, c'est ma droite. L'art de l'artiste c'est son art, il est beau, précisément parce qu'il n'a pas cette perfection froide et impersonnelle que nous sommes habitués à considérer comme unique critère de vérité. Je crois que nous rencontrons cette difficulté lorsque nous sommes confrontés à une personne de nos peuples d'origine. Cette difficulté provient du fait que nous sommes convaincus que deux et deux font quatre. Je suis disposé à accepter que deux et deux font quatre, à condition que nous acceptions que dans la réalité, dans le monde réel, il n'y a pas de quatre. Si je dis : "Au troisième rang il y a quatre hommes", vous ne recevez aucune information qui vous permette de vous faire la moindre idée de ces hommes (que sont-ils ? comment sont-ils ? qui sont-ils ? et encore moins comment ils pensent ou comment ils sentent). Je dois faire totalement abstraction de chacun des individus, les réduire, pour pouvoir dire : "en voilà quatre". Cette abstraction de la réalité est très utile à des fins pratiques mais le problème apparaît lorsqu'on croit que l'abstraction de la réalité est la réalité. Ainsi nous rencontrons de nombreux sociologues pour lesquels l'individu n'existe pas, sauf sous forme de numéro sur une fiche, et fait partie d'une statistique qui, à son tour se trouve dans une banque de données... Il y a quatre types qui gagnent plus de trois cents dollars, qui pèsent plus de cent kilos, mais les individus, les personnes, n'existent pas.

Notre science moderne a confondu les abstractions de la réalité avec la réalité elle-même. Elle s'est formée sur la base d'une pensée abstraite, a fait abstraction de tout et de tous et fondamentalement, de toutes les personnes. La pensée de nos cultures d'origine, par contre, est une pensée concrète. Et elle n'est pas la seule.

Dans la langue tibétaine, il existe 80 000 mots pour définir 80 000 émotions différentes. En tibétain, le mot "émotion" n'existe pas ; l'émotion en général n'existe pas puisqu'il y a 80 000 émotions différentes.

Dans la langue chinoise, si quelqu'un veut dire : "La taille de Xavier Maskin est d'un mètre quatre-vingt-dix", il ne pourrait pas le traduire littéralement parce

qu'en chinois le mot "taille" n'existe pas. Il dirait : "Le haut-bas de Xavier Maskin est d'un mètre quatre-vingt-dix", parce que du point de vue de l'image chinoise du monde, ce mètre quatre-vingt-dix découle de la comparaison de deux grandeurs concrètes, le haut et le bas et il n'existe pas d'abstraction qui se dénomme taille. Cette façon de penser concrètement se reflète dans le langage mais aussi dans l'organisation sociale. Le concept de justice en Chine traditionnelle est assez différent du concept de justice que nous utilisons. Alors que nous, nous acceptons que le droit soit une science, pour les Chinois c'est un art. La différence c'est qu'un juge occidental aura à appliquer la loi à un ensemble d'individus égaux devant la loi (tout du moins quand il existe une démocratie, on suppose que tous les individus sont égaux devant la loi). Un juge chinois traditionnel aura comme tâche de décider comment il doit appliquer la loi à chacun des individus qu'il aura à juger ; en effet, si j'ai commis un délit et que mon voisin a commis le même délit, il se trouve que moi je suis moi, et que mon voisin c'est mon voisin. Le délit que j'ai commis, je l'ai réalisé dans des conditions déterminées, différentes de celles de mon voisin ; les victimes de mon délit sont différentes des victimes du délit de mon voisin et le préjudice causé est aussi différent, de sorte que pour le juge chinois, il serait totalement injuste de m'appliquer la même punition qu'à mon voisin. L'art de la justice est de déterminer ce qui correspond à chaque individu : ce qui importe c'est l'individu et non l'abstraction juridique.

Dans les langues de nos peuples d'origines, cette façon concrète de penser se manifeste aussi. Par exemple dans la langue mapuche, si je veux dire : "Jean entra dans la maison", et que je traduis littéralement, je devrais dire Jean konuí ruca meu. Konuí = entra. Mais les Mapuches ne pourraient pas saisir cette phrase, parce qu'il est nécessaire de savoir si celui qui parle est à l'intérieur de la maison, et par conséquent si Jean est entré de là-bas vers ici, auquel cas ils diront : Jean kompai ruca meu ; ou si celui qui parle est à l'extérieur de la maison, et par conséquent celui qui est entré est entré d'ici vers là-bas, auquel cas ils diront : Jean kompui ruca meu, c'est-à-dire que les verbes mapuches indiquent non seulement une action, mais aussi le sens et la direction de l'action, parce que "entrer" en général ne signifie rien. Et encore plus curieux, de même que les verbes ont une direction et un espace, les substantifs ont un temps. Si je veux parler de la maison dans laquelle je vis aujourd'hui, je dirai : mule pervum, mais si je veux parler de la maison dans laquelle je vivais avant-hier ou l'année dernière, qui n'est pas la même que celle où je vis aujourd'hui, je devrais dire mule peyen, et si je veux parler de la maison dans laquelle je vivrai demain, qui n'est pas la même que celle d'aujourd'hui, je dirai ñi muleam. Nous avons des verbes avec une direction et un espace et des substantifs avec un temps. Chaque chose occupe une place spécifique dans ce qui est l'ordre général de l'univers. Cette idée de verbes avec une direction et un espace et de substantifs avec un temps, nous parle d'une vision d'un univers dynamique, en mouvement permanent, en changement permanent, en transformation permanente et cette transformation est le principe et le fondement de la loi harmonique qui gouverne précisément l'univers. Parfois, le thème de l'harmonie prête à confusion.

Une culture qui a une vision harmonique des choses et de leur situation dans le monde est une culture saine. Nous avons parfois tendance à confondre sain et saint ; ce n'est pas la même chose. Si on devait donner un exemple de ce que signifie la loi harmonique, c'est-à-dire la loi de la vie pour nos cultures d'origines, le meilleur exemple serait ce que nous avons l'habitude d'appeler la loi de la jungle. Que l'on pratique une religion ou que l'on n'en pratique aucune, en raison d'un principe biblique, nous considérons que nous sommes destinés à soumettre la nature. Nous considérons que la loi de la jungle est la loi du plus fort, alors qu'en réalité, la loi de la jungle est la loi de l'équilibre. Si la loi de la jungle était la loi du

plus fort, seuls les lions auraient survécu, et ils seraient morts de faim. Nous sommes habitués à appliquer cette loi pour nous-mêmes, et la situation de dysharmonie obtenue ne correspond pas à la loi de la jungle. Une jungle est un ensemble autorégulé, où chaque individu qui en fait partie réussit à se développer au maximum de ses potentialités et l'existence de chaque individualité à l'intérieur d'une jungle est indispensable au fonctionnement de l'ensemble. Le conflit existe, il est permanent, mais la jungle ne fait que refléter la loi de la vie, le conflit est le moteur de l'équilibre. Le conflit est le moteur de l'harmonie. Cette loi harmonique est celle qui guide la pensée de nos cultures d'origine. C'est pourquoi nos peuples autochtones ne comprennent pas lorsqu'on leur parle de droits de l'homme ; ils ne comprennent pas non plus lorsqu'on leur parle de droits des indigènes, parce que le droit, c'est le droit naturel, le droit coutumier ; c'est le droit d'agir en accord avec la loi harmonique de la nature et en accord avec la tradition des anciens. C'est le seul droit et les sociétés s'organisent sur la base de cet unique droit. Ceci est à considérer et en nous abstenant rigoureusement d'établir tout jugement de valeur. Voilà la façon de penser de nos cultures d'origine.

En principe, je n'ai pas à dire si c'est mieux, pire ou égal au mode de pensée de la culture occidentale. Simplement, je dis que c'est autre chose. Lorsque les Indiens Sioux d'Amérique du Nord construisent leurs villages, ils disposent leurs tentes en forme de cercles. Un jour, on demanda à un chef sioux pourquoi les oiseaux font des nids ronds ; il répondit tout naturellement : Parce qu'ils ont la même religion que nous. Il s'agit là d'une conception harmonique de l'univers.

Moi, je suis Argentin d'origine juive, mais j'ai le droit si je le désire, de me convertir au catholicisme, à l'Islam ou à la religion que je veux. Demain je déménage en Bolivie, en Chine, en France et j'adopte la nationalité que je veux, je vais dans un pays arabe, je me convertis à l'Islam et je serai bien accueilli. Mais si je vais dans un village guarani et leur dis : Je viens de décider de croire en Namandu ; ils vont me dire : Non, tu ne crois pas en Namandu, parce que pour croire en Namandu il faut être Guarani. C'est que tous les Guaranis croient en Namandu ; celui qui n'est pas Guarani ne croit pas en Namandu.

Nous, nous avons une conscience fragmentaire du monde et de nous-mêmes, mais nos cultures d'origine ont une conscience harmonique où n'existent pas de différences, ni de possibilités de séparation entre personnalité, être, religion, sentiment. Ceci constitue toute une unité, ce qui fait que pour croire en Namandu, il faut être Guarani. Dans la langue mapuche, le mot culture n'existe pas, mais le plus proche est le terme *admogeken*, qui veut dire quelque chose comme : visage de mapuche, cela signifie que les Mapuches sont ceux qui ont un visage de mapuche. C'est simple, nous, nous créons un problème à propos de l'identité et d'autres choses du même ordre, mais pas pour le "visage de mapuche".

Cette identité, cette non-séparativité entre tous les éléments qui composent un être humain et sa culture, mènent à certaines situations. En 1989 eut lieu ici, dans la zone de Neuquen, un congrès international indigène américain et les organisateurs demandèrent aux Aymaras de Bolivie qu'ils envoient un groupe de Yatiris, médecins sorciers et prêtres, pour célébrer les cultes de la Terre. Mais les Aymaras refusèrent, parce que les pouvoirs des Yatiris se limitaient à leur communauté ; hors de sa communauté un médecin sorcier est un individu commun comme n'importe lequel d'entre nous. Mais il est Yatiri dans sa communauté, dans son horizon mythico-culturel. Il est important, aujourd'hui, d'en tenir compte alors que les guérisons chamaniques, les psychologies chamaniques et autres, sont à la mode. Nous pouvons avoir la certitude absolue et totale qu'un quelconque individu qui apparaît en se proclamant chaman et offrant ses services est à coup sûr un

farceur. Je tombe malade, je vais chez le docteur, le docteur m'ausculte et me prescrit un médicament, mais il se trouve que je suis déprimé et je dis au docteur : écoutez, je ne veux pas le prendre ; et le docteur insiste : vous devez le prendre, parce que votre santé... Mais je ne veux pas, je ne veux pas et je ne le prendrai pas. Il insistera deux ou trois fois, et je continuerai à lui répéter que je ne veux pas, et à la fin, le docteur me dira : Bon, mon cher, faites ce que vous voulez avec votre santé, si vous ne prenez pas le médicament, vous vous porterez préjudice... C'est ici que réside la principale différence entre un médecin occidental et un chaman.

Si un membre d'une communauté indigène tombe malade, tous les membres de cette communauté vont ressentir qu'il s'est produit une dysharmonie, source de la maladie. Alors le médecin, le sorcier, réalisera en premier lieu son rituel de descente dans la maison des dieux pour recevoir la sagesse et la science nécessaires. Ensuite il fera un rituel pour que l'envie de guérir revienne au malade et une fois ceci obtenu, il appliquera ses traitements concrets. Mais le second rituel est fondamental du fait, connu de chacun, que si quelqu'un ne veut pas guérir, il ne guérira pas. Pour ceux qui ont une vision harmonique de l'univers, un individu n'a pas le droit de ne pas vouloir guérir : il transgresse la loi. Si un individu ne veut pas guérir, il porte préjudice non seulement à sa propre santé, mais aussi à tous ceux qui l'entourent : sa famille, sa communauté et l'univers, conçu comme un grand acte rituel. Par conséquent, l'aspect le plus important de la guérison chamanique est de restaurer cette harmonie brisée, restaurer dans le malade l'envie de guérir. L'envie de guérir retrouvée, il est possible que le malade guérisse... mais c'est déjà une autre histoire.

L'important est que le malade se mette d'accord avec la loi. Je ne me réfère pas à la loi de la communauté, mais à la loi de la vie qui est la source de toute raison et justice pour ceux qui ont une vision harmonique des choses. Quand le malade a retrouvé l'envie de guérir, l'harmonie est restaurée, le malade est redevenu libre. Il s'est libéré des forces de la dysharmonie. A partir de ce moment, il pourra continuer à vivre libre ou pourra mourir libre, mais l'important est qu'il redevienne libre, libre d'être responsable face à lui-même, face à sa famille, face à sa communauté, libre d'accomplir son rôle en tant qu'être humain dans un ensemble harmonique de l'univers. En définitive, libre d'être ce qu'il doit être. Voilà le concept de liberté de nos cultures d'origine. La liberté est la liberté d'être ce que l'on doit être.

Donc, si la liberté est d'être ce que l'on doit être, que pense une culture de sa voisine aux conceptions sont différentes ? Le concept d'infidèle, au sens religieux, n'existe dans aucune des langues originaires de notre continent. Pourquoi le concept d'infidèle n'existe-t-il pas ? Pour la simple raison que personne ne peut être infidèle. Et on ne peut être infidèle, non pas parce que quelqu'un l'interdit, mais simplement parce que cela n'existe pas et comme cela n'existe pas, il est inutile d'en juger. Il est donc inutile de juger. Nos peuples d'origine peuvent accepter ou refuser, ils ne jugent pas. Tu appartiens à cette culture, tu as telle croyance et cela te convient. Très bien, moi j'ai la mienne. Comme ils ne jugent pas et comme ils maintiennent fermement le sens du devoir être, ils ont survécu à 500 ans d'oppression matérielle et spirituelle et ils ont obtenu, par ailleurs, que nous soyons en condition d'apprendre certaines choses, avant tout d'apprendre à cesser de juger.

Si nous apprenons à cesser de juger, nous allons pouvoir faire l'effort, la tentative de développer nos communautés humaines, elles aussi, en accord avec une loi harmonique. Je parlais de la loi de la jungle qui est, étant donné les

traditions de notre pays, une forme un peu brute pour dire "écosystème", mais dans le fond c'est la même chose. Je crois que lorsque nous abordons nos cultures d'origine, la question que nous devrions nous poser à partir de ces expériences, de ces connaissances, est : Est-il possible de concevoir un écosystème humain ? Je pose la question. Merci.

Question : On a vu, dès le début, que parler d'humanisme dans les cultures américaines est difficile parce que le terme "humanisme" est un terme d'une autre culture, cependant est-il possible de voir les cultures américaines à partir de la pensée humaniste et de dire : il y a des aspects qui sont humanistes et d'autres non ?

Je vais répondre de mon point de vue et je vous laisserai répondre du point de vue humaniste. Je crois que oui, on peut établir tout type de relation, par rapport à l'humanisme ou à toute autre philosophie ; on trouve toujours des points de contact, mais ce qui est difficile et important c'est de parvenir à comprendre qu'on ne comprend jamais une culture de l'extérieur. Si on parvient à regarder une culture de nos peuples d'origine, en faisant l'effort de se placer dans ce qui fait sa propre spiritualité et donc en essayant de la comprendre, je ne sais pas si on pourra établir des comparaisons avec la philosophie humaniste, mais je sais qu'on sera assurément en train de faire de l'humanisme.

Question : Ma question est relative à la rencontre de deux cultures, de deux mondes ; je voudrais savoir comment il a été possible au monde occidental de conquérir (nous n'allons pas discuter maintenant le terme "conquérir") le monde indigène et non l'inverse ?

Lorsqu'ils arrivèrent ici, pourquoi ne furent-ils pas absorbés par les cultures d'origine ? Bon, d'une part les cultures les plus riches et les plus fortes n'étaient pas celles qui paraissaient les plus riches et les plus fortes. Lorsqu'arrivèrent les conquistadores évangélisateurs, l'empire des Incas s'effondra presque sans difficulté majeure, par contre les cultures qui demeurèrent encore sous la domination des Incas maintinrent leurs cultes de la Terre. Ils ont réussi à maintenir leurs cultes jusqu'à aujourd'hui. Les conquistadores vinrent ici avec l'idée que ce qu'ils trouveraient serait pour eux. On discuta longtemps pour savoir si ceux qui étaient là étaient ou non des êtres humains, ensuite on établit qu'ils étaient bien des êtres humains quand on découvrit qu'ils servaient à travailler. Mais il n'y eut pas la moindre volonté de réaliser la "rencontre" entre cultures, de sorte que cette rencontre n'eut pas lieu.

Intervention : " Nous voulons remercier avant tout l'invitation du Mouvement humaniste. Nous le faisons en tant que représentant de la communauté Kolla des Airamos, dont je suis le président. Cette question nous intéresse énormément. Nous voulons commencer en affirmant ce qu'affirme le Mouvement humaniste en ce qui concerne la constitution d'une structure pour s'exprimer, pour participer, travailler, etc. Il y a bien des raisons, dans cette société contemporaine, de se faire connaître et couvrir un espace. Pour les mêmes raisons, nous commençons à structurer un mouvement indien de structure autonome. Nous y travaillons depuis quelques années et nous sommes à la veille de le concrétiser comme mouvement. Evidemment, ce ne fut pas facile vu le nombre de désunions entre les peuples indigènes. "Indigène" signifie originaire du lieu ; c'est pour cela que nous avons adopté ce mot et non "aborigène" ou un autre mot. Nous l'utilisons pour une raison politique et pas pour une autre raison. Parce que nous voulons notre espace, c'est ce que nous avons exprimé aujourd'hui d'une certaine manière : dans les cultures de ce continent, nous les peuples, nous existons. Ils nous décimèrent dans certains

endroits, dans d'autres nous sommes très peu nombreux, mais dans la plupart des cas, nous sommes plus vivants que jamais. Ce qui veut dire que pendant 500 ans, face à un terrible siège, face au risque de disparaître, nous avons utilisé divers éléments pour subsister et affirmer ce qui nous est propre. D'ailleurs, les cultures ne disparaissent pas, quelles que soient les tentatives et intentions... Les cultures, comme vous le dites, ne disparaissent jamais (en effet, vous n'avez pas parlé de races mais de cultures, vu que parler de races, c'est instaurer un racisme) ; ces cultures sont différentes, différentes par la géographie, les lieux, les climats, les situations... En elles, l'existence de l'être humain est présente, car pour pouvoir vivre, subsister, pour pouvoir grandir, il prend tout ce que les éléments de la nature lui offrent afin de développer sa vie. Pour nous, une culture est constituée par sa ville, le politique, ses croyances, le religieux et son territoire. Nous avons vécu, depuis le 12 octobre 1492, une invasion, un génocide, une évangélisation. C'est ainsi qu'est apparu le colonialisme, qui a entraîné une dépendance totale avec les conséquences que nous connaissons aujourd'hui. Nous pensons que nos cultures d'origine ouvrent des alternatives valables pour la société, pour l'humanité. Parce que le capitalisme, dans son essence, dans sa constitution, est corrompu ; le système est corrompu, il n'y a pas d'humanisme en lui. Le système, de par sa conception philosophique, est corrompu ; cela se voit, il est construit sur la corruption, sur l'exploitation qui est une corruption. Il est impossible de trouver une issue dans la société capitaliste, tous les instruments sociaux, politiques, économiques servent à la corruption. C'est pourquoi nous disons que nous sommes une alternative valable puisque nous montrons ce qui est primitif, ce qui nous appartient, ce qui est communautaire, la vie communautaire, la vie collective, la relation collective. Nous lançons un appel aux peuples d'origine, aux indigènes américains et aux Africains qui, par leur mode de vie, ont beaucoup à apporter pour corriger tout cela. Toute cette grande confusion qui a régné depuis le 12 octobre 1492 jusqu'à nos jours, est provoquée par une tentative d'imposer un système et une culture, et c'est ce qui est toujours en vigueur. Et ce système s'impose en nous enlevant nos langues, en implantant une religion, fondamentalement catholique, pour soustraire notre essence et instaurer une dépendance culturelle. Ceci n'est pas facile à expliquer. Avec tout le respect que je vous dois, j'affirmerai que tout ce qui existe sur ce continent, consciemment ou inconsciemment, ce sont des organisations sociales et politiques de dépendance culturelle ; toutes.

“ Avec tout le respect que je vous dois, je vous signale que le jour où nous réviserons notre histoire, nous reprendrons, comme le disent nos frères ici, nos cultures d'origine. Ce qui ne signifie pas que nous les transposerons en ce qui existe ici dans le monde d'aujourd'hui. Nous comprendrons qui furent San Marin, Bolívar, O'Higgins, Miranda, etc. À partir de là nous comprendrons que la réalité sociale, politique et économique et tout ce dont nous sommes en train de discuter est, dans le fond, notre histoire. Alors c'est là que nous apparaissions en apportant notre pensée d'une société communautaire et collective. Car, comme le disait notre frère ici, nos sociétés étaient totalement en relation avec le cosmique, la nature. Il n'y avait rien qui fût étranger à la réalité de notre existence. Notre existence est le fruit de la nature, de l'eau, du soleil, de l'air, de la terre, de tous les éléments. C'est ce que nous sommes. C'est notre croyance, celle des Andins, celle des Pachamamas, qui est la mère nature ; ici se trouve notre synthèse philosophique et notre message politique... Remarquez que nos communautés qui correspondent à une culture différente n'ont rien à voir avec la culture dominante, la culture de l'Occident. Dans la communauté, l'enfant et le vieillard avaient leur place. Tous font partie de l'existence de la communauté, tous font partie d'une nécessité d'exister ; ainsi sont nos peuples... C'est notre message pour nous affirmer, non pour nous exclure de cette réalité politique et sociale, mais pour nous inclure, avec

ce qui nous est propre, en affirmant notre mouvement indigène et pour nous unir aux autres organisations, parce que nous savons que si nous ne nous unissons pas, le monde va à sa destruction. Nous, nous reconnaissons ce projet que lance le Mouvement humaniste, car ce qui nous appartient fait partie d'une réalité originaire. "

Ce dont parlait notre frère Kolla m'a rappelé que plus d'une fois, on m'a demandé si j'étais indigéniste, j'ai toujours répondu que non, je ne suis pas indigéniste parce que je ne parle pas des pauvres petits Indiens qui ont besoin qu'on aille les éduquer, leur donner l'aumône et ce genre de choses. L'indigénisme est le reflet d'un sentiment de culpabilité très chrétien...

Un jour, je parlais à un frère Pilaga de Formosa et je lui disais ce que je comprends de ce que peut signifier une aide, un apport, parce que je suis conscient de la misère que subissent les Pilagas. Le plus intéressant ce n'est pas la pauvreté mais la grandeur des Pilagas. Les Pilagas avanceront à partir de leur propre grandeur et non à partir de la misère comme si nous devions venir les sauver. Quand on me demande ce que j'entends par droits des Indiens, je dis qu'ils se résument à un seul droit : le droit d'être indien, le droit d'être comme ils ont envie, comme ils le désirent, selon leur culture, leurs traditions, et comme leur terre leur a enseigné d'être, c'est cela leurs droits. Même si nous sommes nés et avons été éduqués dans la société occidentale, nous avons intérêt à nous rapprocher de nos frères des peuples d'origine, avec la volonté de dire : nous avons des choses à enseigner, nous avons des choses à apprendre, nous pouvons aider et nous avons besoin d'aide ; alors ce contact pourra commencer à se développer. Il me semble que la meilleure aide que nous puissions donner de bon cœur est de leur dire : frères, soyez comme vous le désirez, je vous accepte comme vous êtes et je ne juge pas si c'est bien ou mal, si vous êtes bon ou mauvais, si vous me plaisez ou pas, si je crois ce que vous croyez, si votre façon de travailler ou d'organiser la famille est bien ou non. Ceci ne me paraît ni bien ni mal, je ne juge pas, et comme je ne juge pas, nous pouvons être frères. Nous cherchons tous l'unité, nous en avons besoin et, comme un pas fondamental vers l'unité, il est nécessaire que nous ayons conscience que nous sommes différents et alors nous pourrions commencer à nous unir.

Notre société occidentale se considère très démocratique et égalitaire parce qu'elle part du principe que tous les hommes sont égaux, mais il se trouve que quand je dis cela, je dis que tous les hommes sont égaux pourvu qu'ils soient égaux à moi-même. Ceux qui ne sont pas égaux à moi ne sont donc pas aussi égaux et par conséquent ils sont moins humains. Cet égalitarisme abstrait est le fondement de tout racisme et de toute discrimination parce qu'il amène inévitablement à comparer. Par contre, si nous disons que tous les hommes sont différents et que grâce à cela nous pouvons être frères, alors nous écartons toute discrimination.

Question : Il me semble que vous répondez du point de vue philosophique sans prendre en compte les conditions difficiles et intenses de la vie moderne. Par exemple, que se passe-t-il maintenant avec les cultures du nord de la Russie ? Je n'essaie pas de comparer des types ou des niveaux de culture mais elles aussi sont spécifiques, typiques et ne peuvent s'adapter à la vie moderne, elles ne peuvent vivre fermées; comme les cultures fermées, elles meurent peu à peu, elles ont un énorme problème humain et culturel. Les Russes devraient peut-être essayer de trouver des réponses, mais il n'y en a pas, que ce soit sur le plan politique, économique, culturel ou philosophique. Il semble que ces peuples sont destinés à une fin tragique, si nous comprenons la tragédie comme un type de philosophie.

On peut très bien mourir, mais la mort c'est la mort, qu'en pensez-vous ? La vie moderne oblige les peuples à s'adapter à cette vie-là. Il n'y a pas d'enfant chez les peuples du nord de la Russie, ils ne naissent pas.

Je ne peux pas donner mon avis sur les peuples du nord de la Russie parce que je ne les connais pas. Mais en Amérique latine on dit généralement que nos pays sont des pays sous-développés. Il faut comprendre que, quand on parle de "sous-développement", on n'établit pas une comparaison de type statistique mais plutôt un jugement de valeur. Cela revient à dire: nous sommes en état de sous-développement parce que nous sommes des sous-développés, nous sommes sous-développés au regard de ceux qui se présentent comme modèle.

Dans notre continent, il se produit la situation curieuse et tragique qu'à partir de positions que l'on considère comme progressistes, on accepte les critères de valeur avec lesquels ceux qui nous oppriment nous jugent. Nous arrivons à une situation surprenante où nous protestons pour qu'ils nous laissent être comme eux, nous voulons nous libérer d'eux pour être un jour comme eux. C'est tragique. Que va-t-il se passer lorsque nous réussirons à être comme eux ? Une vieille parabole parle d'un esclave qui réussit à emporter le fouet de son maître et, pour se sentir le maître, commence à se fouetter lui-même, car tel est le modèle. Alors, quand nous nous libérerons d'eux, nous serons comme eux, nous nous exploiterons nous-mêmes et nous n'aurons rien résolu.

Le problème de nos sociétés, ce n'est pas le manque mais l'excès de modernité, cette modernité qui suce, absorbe, saigne nos cultures populaires, qui ne les laisse pas exister, qui ne les laisse pas être. Il est certain que le monde moderne exige des conditions, mais le problème est de savoir si l'on considère qu'il existe un seul chemin vers le développement, ou bien si l'on croit que les choses peuvent être autrement. Personnellement je crois que cela vaut la peine d'essayer autre chose. Je ne prends pas comme modèle ce premier monde post-moderne, ultramoderne. De temps en temps les journaux ou certains partis politiques d'ici contestent que notre Ministre de l'économie nous conduise vraiment vers ce premier monde ; comme je ne veux pas aller vers ce premier monde, ça m'est égal qu'ils me conduisent bien ou mal, je ne veux pas que l'on me conduise, ainsi je ne participe pas à cette discussion. Mais ce dont nous avons besoin en premier, c'est de cesser de nous juger comme nous jugent les autres, de commencer à nous juger et à penser par nous-mêmes, avec notre propre tête, selon nos propres critères. Ainsi nous pourrions dire non, les pays d'Amérique latine ne sont pas des pays sous-développés, ce sont des pays dont la nature, les gens et la spiritualité, malgré tout, ne se sont pas laissés soumettre à la modernité. La modernité, sur notre continent, se limite à un ensemble d'enclaves alors que le reste résiste avec ténacité.

Aujourd'hui, dans les centres idéologiques du meilleur des mondes, on dit très sèchement que le problème de l'humanité c'est la modernité ou la barbarie. Avant on disait : civilisation ou barbarie. Ils ont essayé toutes les méthodes économiques, politiques, toutes les formes pour faire de nos pays des nations modernes et développées ; pourtant il y a une résistance tenace : on ne veut pas être ainsi. Plus de la moitié de la population de notre continent n'est, ni ne se sent faire partie des cultures urbano-industrielles ; on n'en veut pas. Quand il ne leur reste plus de solution, ils s'entassent dans les faubourgs des grands centres modernes, mais ce n'est pas parce qu'ils croient que c'est un passage vers le progrès mais simplement parce que c'est une façon de ne pas mourir de faim. Alors, je me demande s'il y a une solution au problème de ces peuples du nord de la Russie du point de vue de la modernité. Que se passerait-il si on demandait à

ces gens : voyons, comment voulez-vous vivre, travailler, produire, dans quelles langues voulez-vous éduquer vos enfants, quelle est votre religion, de combien de territoires avez-vous besoin ? Alors, développez-vous selon vos propres critères de développement. Et nous, à Moscou, à Saint-Petersbourg, nous suivrons un développement suivant nos propres critères de développement, qui ne sont ni meilleurs ni pires que les vôtres. Je crois que cela pourrait être une tentative.

